Document generated on 04/24/2024 10:15 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Poésie et théâtre

Christian Saint-Pierre, Sébastien Dulude, Rachel Leclerc and Jérémy Laniel

Number 172, Winter 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89764ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Saint-Pierre, C., Dulude, S., Leclerc, R. & Laniel, J. (2018). Review of [Poésie et théâtre]. *Lettres québécoises*, (172), 48–55.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Enfants terribles

Christian Saint-Pierre

Trente ans après avoir été créé entre les murs de l'ancien Espace Go, le collage de Martin Faucher, parcours dans l'œuvre de Réjean Ducharme, est enfin publié.

Les codirecteurs de la collection « Matériaux » expliquent en introduction qu'ils cherchent à « rendre compte de la création contemporaine, mais aussi à archiver des productions scéniques qui décomposent des textes préexistants pour mieux les recomposer ». Ainsi, après avoir publié trois pièces de Félix-Antoine Boutin, Émilie Coulombe et François Jardon-Gomez ont judicieusement jeté leur dévolu sur *À quelle heure on meurt ?,* un parcours théâtral dans l'œuvre de Réjean Ducharme, un fin collage réalisé et mis en scène par Martin Faucher en 1988. Le spectacle, porté par Suzanne Lemoine et Benoît Vermeulen, a connu un rayonnement admirable :

> *Une soixantaine de représentations à Espace Go,* explique Faucher en préface, *une reprise pendant le Festival de théâtre des Amériques, une tournée montréalaise des Maisons de la culture, une série de représentations à Québec, une tournée québécoise, une sortie en Guadeloupe et en Martinique, une sortie en France aux 7es journées internationales Georges Brassens à Sète, une diffusion radiophonique sur la Chaîne culturelle de Radio-Canada. Puis, d'autres metteurs en scène* [Guy Alloucherie en 1999 et Frédéric Dubois en 2013] *se sont approprié le collage, redonnant vie à leur manière à cet univers infini.*

La forte cohérence de l'univers ducharmien

La trame de la pièce, dont le titre est emprunté à une sculpture de Roch Plante (alter ego plasticien de Réjean Ducharme), est principalement celle du *Nez qui voque*, le deuxième roman de l'auteur, paru en 1967, celui qui se glisse chez Mille Milles, seize ans, et Chateaugué, quatorze ans, dans une chambre située au 417 de la rue de Bonsecours, face à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, à Montréal. Martin Faucher a ensuite retenu des passages dans *L'hiver de force* (1973), *L'océantume* (1968) et *L'avalée des avalés* (1966), puis il est allé du côté du théâtre en puisant dans *HA ha !…* (1978) et même dans *Le Cid maghané,* une pièce toujours inédite. Les chansons que Ducharme a écrites avec Robert Charlebois occupent également une place fondamentale dans le collage. Seules incursions hors du territoire ducharmien, deux poèmes de Nelligan : *La romance du vin* et *La vierge noire*.

Dans une postface intitulée « L'art du florilège », Élisabeth Nardout-Lafarge, spécialiste de l'œuvre ducharmienne, met le doigt sur les principales qualités du montage :

> *La fluidité textuelle de* À quelle heure on meurt ? *vient valider cette interprétation qui consiste à confondre dans deux voix emblématiques les narrateurs et narratrices, sans égard à leurs incarnations respectives dans les différents livres. La forte cohérence de l'univers ducharmien s'en trouve soulignée et cette lecture fait également ressortir le grand mythe amoureux de l'œuvre de Ducharme, le couple du frère et de la sœur, dans toute sa complexité.*

Amour exigeant et mélancolique

Aux rares didascalies de Faucher, les codirecteurs de la collection ont eu la bonne idée d'ajouter des précisions sur la mise en scène, des indications grâce auxquelles, avec les six photos du spectacle qui sont reproduites, on ne perd jamais de vue l'incarnation scénique de la partition, son caractère théâtral. En neuf tableaux, Elle et Lui, deux enfants terribles, interrogent l'amour et l'amitié, opposent superbement la jeunesse à l'âge adulte, la liberté au capitalisme, la solidarité à la déshumanisation. Non seulement leurs échanges, éminemment performatifs, appelant à la profération, sont exquis, poignants et justes, poétiques et politiques, mais ils n'ont pas pris une ride. Elle : « Nous ne succomberons pas Mille Milles et moi. Nous ne nous laisserons pas abattre. Nous vivrons sans déchoir et nous mourrons en riant. » Leur quête de beauté et de bonheur, de sens et de transcendance est plus inspirante que jamais. Dans notre époque trop souvent résignée, leurs cris de résistance envers les impératifs sociaux résonnent puissamment. Lui : « Si un arbre t'ouvrait son écorce, n'y pénètrerais-tu pas ? Si je creusais un tunnel dans l'air, n'y ramperais-tu pas jusqu'aux étoiles ? Cette nuit, je veux que tu comprennes que nous sommes vivants. Comprends-tu ce que je veux dire ? » En touchant l'essence, en retenant l'essentiel, Martin Faucher est parvenu, comme le formule habilement Nardout-Lafarge, à cristalliser « dans ses paradoxes et ses outrances, dans sa sentimentalité tour à tour réprimée et sublimée, l'amour exigeant et mélancolique qui irrigue toute l'œuvre » de Ducharme.

En ce qui concerne la publication du répertoire, pièces jamais publiées, ou alors épuisées, force est d'admettre que l'édition théâtrale québécoise se porte bien. En plus de ce texte paru dans la collection « Matériaux » de Triptyque, pensons également à ce qui se passe aux éditions Somme toute, engagées dans une réédition de tout le théâtre de Michel Garneau au sein de leur collection « Répliques », et finalement à la collection « scène_s », aux Herbes rouges, où viennent de paraître les trois premières pièces de Marie Brassard. Pour cette contribution à la préservation et à la transmission du répertoire, chapeau ! ◆

☆☆☆☆

Réjean Ducharme et Martin Faucher

À quelle heure on meurt ?

Montréal, Triptyque, coll. « Matériaux »

2018, 86 p., 20,95 $

Loin de toute indépendance

Christian Saint-Pierre

Soucieux de mettre en scène pour mieux vulgariser, de dénoncer tout en amusant, Alexis Martin et Pierre Lefebvre se penchent sur les splendeurs et les misères de la classe moyenne.

Paradis fiscaux, endettement, fraudes, corruptions et effondrements boursiers… Durant les dernières années, plusieurs artistes de théâtre québécois se sont intéressés aux dérives du capitalisme et aux dommages qu'elles causent à la planète et à ses habitants au nom du sacro-saint profit. Citons par exemple Michael Mackenzie (*Instructions pour un éventuel gouvernement socialiste qui souhaiterait abolir la fête de Noël*), Alexia Bürger (*Les Hardings*), Jean-François Boisvenue (*La dette de Dieu*), Jean-Philippe Joubert (*L'art de la chute*), Alix Dufresne et Marc Béland (*Hidden Paradise*), sans oublier la pièce de l'Italien Stefano Massini à propos de la faillite de la banque d'investissement Lehman Brothers, *Chapitres de la chute,* mise en scène à Québec et à Montréal au cours de la même saison.

C'est certainement dans cette mouvance que s'inscrit la pièce d'Alexis Martin et Pierre Lefebvre, créée à Espace Libre en 2017 et parue en août dernier dans la collection « Hamac ». Avec *Extramoyen,* le tandem raconte la naissance de la classe moyenne et son évolution, les tenants et les aboutissants d'une invention sociale aux ramifications aussi nombreuses que révoltantes. « Pris dans l'ensemble, ceux qui la composent ne menacent personne ; pris individuellement, ils mènent une existence privée d'indépendance. » Mettant la famille nucléaire en vedette aussi bien qu'en procès, la pièce est une suite de tableaux humoristiques, critiques, ironiques et parfois même cyniques. Pour illustrer un point de vue, on n'hésite pas un seul instant à recourir à des conventions qui ont fait leurs preuves, du chœur de la tragédie grecque aux puissants ressorts du théâtre d'objets. Difficile d'imaginer manière plus agréable d'observer les rouages socioéconomiques du Québec d'hier et d'aujourd'hui.

Apprendre en s'amusant

La force de l'œuvre, c'est de parvenir à instruire de manière fort dynamique, pour ne pas dire divertissante. Si plusieurs tableaux s'apparentent à de brèves conférences, chacun offrant un regard unique sur les affres de la classe moyenne, leur forme présente toujours un décalage dans le ton, une étonnante cohabitation de registres. La scène accueille ainsi, parfois en chair et en os, parfois simplement en prose, une ribambelle de sommités. Du sociologue Charles Wright Mills à l'économiste François-Xavier Verschave en passant par le philosophe Alain Deneault, le journaliste Alain de Repentigny et le psychiatre Denys Zoubris, on a droit à une grande diversité de points de vue critiques envers le système capitaliste. On en apprend sur les sujets les plus divers, des Trente Glorieuses au mythe du juste milieu en passant par l'importance cruciale du sourire dans la vente.

À la radio, alors que la voiture familiale est prise dans un bouchon de circulation, le sociologue Gilles Gagné explique qu'on assiste à « la décomposition de l'idéal d'une société modeste où il y en a assez pour tout le monde » au profit d'une « société excessive où il va en manquer pour tout le monde ». Une scène entière est consacrée aux propos éclairants de Julia Posca, elle aussi sociologue : « On se rend compte à quel point la classe moyenne a oublié que ses conditions de vie résultaient de luttes sociales et politiques. C'est comme si l'idée même de lutte sociale avait disparu. Ou était devenue délirante. Aberrante. Radicale. » Un autre tableau, intitulé « Le grand bazar », donne carrément lieu à un florilège de citations littéraires sur la soif de posséder. On y retrouve bien entendu Georges Perec, mais également Michel Surya et Nathalie Quintane.

Théâtre à thèse ?

Est-ce que la pièce mérite l'étiquette de théâtre à thèse ? Peut-être. En tout cas, c'est certainement un théâtre qui donne à réfléchir, qui fournit des outils idéologiques pour récuser le consumérisme, repenser la finance, et peut-être même commencer à déboulonner le capitalisme. Quand le théâtre se fait objet de réflexion sociale, plateforme de médiation, lieu de compréhension des enjeux de société, en somme qu'il vient, quitte à être taxé de didactique, combler les failles du journalisme, offrir d'autres points de vue que ceux de l'omniprésente logique marchande, on ne saurait comment ni pourquoi s'y opposer. Ce mélange d'indignation, d'érudition et de dérision, c'est celui qu'Alexis Martin approfondit depuis près de trois décennies, par exemple dans des pièces comme *Bureaux* (Boréal, 2002) et *Tavernes* (Dramaturges, 2005), et c'est certainement aussi celui que cultive Pierre Lefebvre, notamment dans ses irrésistibles *Confessions d'un cassé* (Boréal, 2015).

Il faut admettre que la ligne éditoriale du volet théâtre de la collection « Hamac », sous la coordination de Jonathan Caquereau Vartabédian, n'est pas encore tout à fait claire. *Extramoyen* paraît après *Camillien Houde, « le p'tit gars de Sainte-Marie »* d'Alexis Martin, une fidélité qui s'explique, mais la cohabitation avec *Juste la fin du monde* du Français Jean-Luc Lagarce et *Hôtel Columbus* de l'Argentin Ricardo Monti est plus étonnante. Hâte de voir ce que l'avenir nous réserve. ◆

☆☆☆

Alexis Martin et Pierre Lefebvre

Extramoyen. Splendeur et misère de la classe moyenne

Montréal, Septentrion, coll. « Hamac »

2018, 122 p., 14,95 $

Paterson-en-Québec

Sébastien Dulude

Étonnante, fascinante, hypnotisante livraison de poèmes que ceux du *Pont Rhodia,* premier recueil de Xavière Mackay, qui nous ouvre les yeux sur les imperfections tristes mais curieusement confortables du monde.

Parcouru d'une gravité candide et superbement juste d'un poème à l'autre, *Pont Rhodia* emprunte des chemins mille fois connus, qui accusent pourtant toute ma négligence. Je suis un lecteur jaloux, un lecteur triste. Les poèmes de Xavière Mackay font des culbutes, se cassent la margoulette en ricanant. Les observant, pupilles dilatées pour n'en rien manquer, j'ai l'air parfaitement vieux.

J'envie presque tout des poèmes de Xavière Mackay : leur vocabulaire délicieusement incongru, leurs manières polissonnes ici, leur mauvaise humeur juvénile là, les minuscules spectacles qu'ils assemblent, la vie simple qu'ils traduisent. J'envie cette poète qui semble toujours avoir son cahier orange sous la main, pour y noter les scènes aperçues à l'arrêt de bus, pour créer des petits ponts de sens entre pas-grand-chose et presque-rien :

il neige en mai
il neige en mai
comment ?
mais je suis libre
sortie
je suis dehors
sortie de tout
extraite
c'est possible
hurler comme un dos ?
ma mère m'embrasse
à tantôt

Certains passages sont maladroits, et puis les relisant, ne le sont plus. Ils fonctionnent par intermittence, clignotent, tout comme nos yeux. Ils sont semblables à ce trajet d'autobus qu'on emprunte tous les jours et dont les détails furtifs qui nous plaisent (une devanture de magasin, un angle entre deux bâtiments, un brigadier souriant) nous échappent parfois malgré leur immuabilité, pour mieux revenir, brillants de plénitude.

Comment parvient-on à ne pas forcer le regard ? À dire sincèrement « les gens me fascinent / j'aime les gens / et toi // toi tu m'aimes » ? Je suis occupé. Je pense à l'argent, à mon enfant qui est loin, à la fête que j'ai manquée hier. Il neige en octobre. Je suis attentif à ma rue, je choisis une place dans l'autobus, j'observe les gens, mais je ne traîne plus mon carnet. Je pense à des statuts Facebook. Je n'ai pas écrit un bon poème depuis des mois.

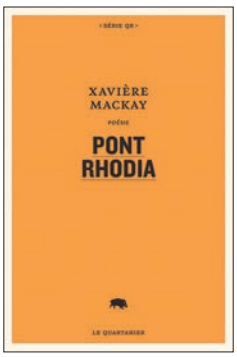
Ici, on assiste ébaubi à des poèmes désarmants. Je m'assois par terre. Je lis et relis Xavière Mackay avouer qu'elle s'en fout, des poèmes, qu'elle s'en fout franchement, de sa job, que ce n'est rien, puisqu'elle aime son enfant et le père de celui-ci, « l'homme de ma vie ». C'est qu'elle se fout de la ringardise, aussi, d'avoir l'air de ci, de ne pas écrire comme ça, d'avoir l'air d'une amoureuse qui s'ennuie, et de ne pas écrire comme les femmes devraient écrire : « j'aimerais savoir ce que c'est / avoir un sexe qui claque / savoir ce que sent le musc / me battre souffrir chanter / disparaître comme un homme ».

Désuétude de la gratitude

Il faut une audace inouïe pour écrire ainsi, pour se dire la femme de, la mère de : « j'appartiens à Jean / j'appartiens à Auguste / j'ai l'air de choisir / mais je ne choisis pas souvent / la convention me plaît / l'esprit casanier du week-end / mère de famille / active oisive ». Combien s'empêchent d'écrire ces quelques mots simples ? *Pont Rhodia* nous place devant des situations où notre agentivité est une passivité complète, une humilité, celle d'aimer, de remercier discrètement les choses d'exister. Sans le moins du monde nier l'importance primordiale de combattre les injustices, de s'indigner contre les violences et de faire entendre des voix pour celles et ceux qui n'en ont pas, le recueil de Mackay nous rappelle aussi la bonté, sans militantisme ni revendications, sans coolitude aucune. En ce moment, j'ai envie de faire ta lessive et de plier amoureusement tous tes vêtements.

Ailleurs, devant quelque soubresaut de révolte, je repense à Geneviève Desrosiers, à sa combativité lasse, à son pessimisme serein : « rougissons et suons encore / enthousiasmons-nous / à propos de tout // allons voir / si une fois / encore / nous serons désappointées ». La vie est une longue séquence de semaines qui suivent leur cours aliénant, mais, parfois, on fait la grasse matinée. Il importe tout autant de crier que de donner congé à la colère. À l'instar de ses contemporaines Daphnée Azoulay, Virginie Beauregard D., Clémence Dumas-Côté, Geneviève Elverum et d'autres, Xavière Mackay fait une poésie qui ne m'apparaît pas chercher à infléchir le mouvement du monde, mais plutôt à épouser l'infini de ce qu'il offre. La sincérité de leur regard suffit amplement à renouveler ce monde qui assiste à notre insignifiance sans mot dire.

Il fait grand bien d'accorder plus d'attention à ces voix vives mais sobres, dont l'éclat ne se mesure ni en décibels ni en bières brisées au sol. Il est bon et beau de s'émouvoir d'un autobus qui arrive à l'heure. ◆



☆☆☆☆
Xavière Mackay
Pont Rhodia
Montréal, Le Quartanier
2018, 72 p., 15,95 $

Inhumer, profaner

Sébastien Dulude

Auteur d'une œuvre incontournable mais indisponible en librairie depuis des lustres, Denis Vanier fait l'objet d'une réédition anthologique au traitement éditorial minable.

Il me peine de l'écrire, on s'attend maintenant au pire à chaque parution des Écrits des Forges. L'éditeur trifluvien, acteur majeur dans l'édition de poésie au Québec depuis 1971, ne publie pas, bien entendu, que des recueils décevants – les récents ouvrages de France Théoret, Francis Catalano et Mario Cholette, trois auteurs maison, sont très certainement dignes d'intérêt –, mais en matière de poésie contre-culturelle, à laquelle elles ont été associées de près depuis le début des années 1980, Les Forges gâchent occasion après occasion de se redonner de la crédibilité, publiant des projets tour à tour approximatifs, insatisfaisants ou carrément honteux. C'est le cas du recueil récent de Claude Péloquin, *La valse fatale,* ridicule et imbuvable, et de l'anthologie *Pages intimes de ma peau* de Josée Yvon, où les poèmes étaient laissés à eux-mêmes, sans paratexte critique autre qu'une quatrième de couverture absurdement longue, mais pas instructive pour autant, et grevée d'impairs éditoriaux (un poème a même été reproduit deux fois dans le recueil ! Soupir.).

Les ajouts récents de jeune poésie aux accents rebelles à leur catalogue n'allègent malheureusement pas le bilan. J'ai parlé dans ces pages de l'indigne premier recueil *Encres de Chine* de Virginie Francœur – dont j'ai tu les maladresses tout aussi inexcusables d'*Inde Mémoire*, son recueil suivant –, et je doute très fort que les derniers livres de poésie de David Goudreault et de Marco Geoffroy, pour ne nommer qu'eux, auraient pu être publiés ailleurs. Les Écrits des Forges ne parviennent pas à accompagner adéquatement leurs nouvelles voix et l'exploitation de leur riche fonds littéraire est si bâclée qu'elle en est pénible à voir.

« près d'un chaud crime »

Difficile de trouver un auteur plus célébré mais dont les œuvres sont absentes de manière aussi criante que Denis Vanier. Tandis qu'on n'espère plus la réédition annoncée de ses nombreux recueils parus aux Herbes rouges (comme ceux de Josée Yvon, par ailleurs), les Écrits des Forges rendent de nouveau disponibles dans leur intégralité (du moins, faut-il le présumer) cinq titres importants du mythique poète tatoué de la rue Ontario, dont *L'épilepsie de l'éteint*, qui donne le ton aux immenses recueils de fin de vie qui suivront. Notons d'emblée, puisque cela n'est nulle part clairement mentionné, que l'un de ceux-ci, *L'odeur d'un athlète,* est d'abord paru aux Éditions Cul-Q animées par Jean Leduc, en 1978. Considérant l'importance négligée de Leduc (décédé en 2012) dans l'histoire de l'édition de poésie québécoise, une simple mention de l'éditeur original de l'œuvre aurait été courtoise. La même omission a été commise lors de la réédition de *La chienne de l'hôtel Tropicana* (Cul-Q, 1977) de Josée Yvon dans *Pages intimes de ma peau*.

L'anthologie comprend également cinq textes publiés dans les *Ateliers de production littéraire de la Mauricie,* une revue de création dirigée par Gatien Lapointe depuis l'UQTR, où il a fondé les Écrits des Forges et enseigné à plusieurs poètes, dont Yves Boisvert, Bernard Pozier et Lucien Francœur. De cette fascinante revue, toutefois, pas un mot dans *Onction extrême,* hormis son abréviation absconse *aplm* dans la notice bibliographique, strictement inutile à quiconque serait curieux de la découvrir.

On voit aisément où je veux en venir : l'absence complète d'un appareil critique pour contextualiser l'œuvre republiée (je veux dire : pas même une préface ? Re-soupir.) n'est pas que décevante. Elle est impardonnable.

Le recueil s'ouvre sur une faute grossière. En reproduisant « En pleine pubiotomie carnivore », la section signée Vanier dans le livre *Koréphilie* (1981, mais, croyez-le ou non, il est écrit « 1978 » en quatrième de couverture), l'éditeur n'indique même pas que l'ouvrage avait été à l'origine écrit à quatre mains, puisque l'autre moitié du livre, « Gogo Boy », est l'œuvre de Josée Yvon. Que les deux parties du recueil puissent être aujourd'hui republiées de manière autonome se discute, mais que la seule mention de la contribution d'Yvon au recueil soit la présence de son nom sur la reproduction de la couverture est absolument disqualifiant. Quel intérêt pour le patrimoine, la mémoire, la recherche, pour la fichue vérité factuelle, merde, de publier une anthologie dénuée de marqueurs historiques et contextuels ?

Une autre bévue ? Le recueil *L'Hôtel brûlé* de 1993 était à l'origine une coédition avec les éditions Perce-Neige (Moncton, Nouveau-Brunswick) et Le Castor astral (France-Belgique). Quant à *L'épilepsie de l'éteint* (1988), il a été coédité avec La Table Rase (France). On a jugé superflu de divulguer ces détails également. C'est un désastre triste que de faire déshonneur à une œuvre importante. Manifestement, les Écrits des Forges s'en moquent bien. On croirait même les lire ici, dans cet extrait de *L'odeur d'un athlète* :

On a pitié de vous autres, les poètes
nous sentons s'emplir de soupirs secs
la fausse couche de l'illumination
Dé/faire le quotidien est affaire de police
et de poésie ◆

☆

Denis Vanier
Onction extrême
Trois-Rivières, Écrits des Forges
2018, 206 p., 20 $

L'amour fou des objets

Rachel Leclerc

Le *Musée moi,* c'est ainsi que Charles Sagalane présente l'édifice littéraire qu'il s'emploie à construire, un vaste chantier dont le dernier ouvrage n'a pourtant rien de narcissique.

Qu'on les juge excellents ou médiocres, les livres hors-norme, ceux qui viennent chambouler notre rapport à la lecture, sont (presque) toujours les bienvenus, car ils lancent un défi salutaire à notre imagination et distillent ce petit supplément de légèreté que réclament nos vies trop graves. On ne peut pas, du matin au soir, se proposer comme lanceuse d'alertes et sacrifier toutes les joies quotidiennes pour sauver de lui-même un monde qui n'en demande pas tant. Il faut dire que la facture matérielle de *[96]bric-à-brac au bord du lac* est une fort belle réussite des éditions La Peuplade et qu'on est à moitié conquis rien qu'à le tenir entre ses mains.

Imaginez le grenier surchargé de votre grand-tante, l'atelier poussiéreux de votre oncle, voyez les outils du passé qui s'entassent sur l'établi du grand-père, ou les petits appareils dont on a presque oublié l'usage et l'utilité. Faites preuve d'empathie : tâchez de comprendre pourquoi on les a tous gardés malgré leur désuétude ou leur prétendue obsolescence. Sans même savoir pourquoi, vous commencez à les aimer, ces objets qui ont depuis longtemps « perdu de vue leur fabricant ». Vous décidez d'en devenir vous-même le collectionneur attentionné, de les réunir avec l'intention de les mettre en valeur l'un après l'autre. Édifiez une petite cathédrale textuelle pour présenter chacun d'eux. Pendant ce temps, il arrivera que les gens vous confient leurs vieilles affaires, convaincus que vous les porterez jusqu'à la lumière – mais gardez à l'esprit qu'ils viendront un jour les reprendre.

Peut-être souffrez-vous d'un quelconque trouble de la personnalité ? Peut-être l'accumulation des choses oubliées, ces « petites choses », comme vous les appelez, s'avère-t-elle un excellent mécanisme de défense de votre Moi ? Mais, au fond, n'en sommes-nous pas tous là ? Certains se lancent dans la guérison de leurs blessures ; d'autres construisent et érigent, font des listes de listes, écrivent des « catalogues de principes » dans un « alphabet démesuré », se lancent dans des inventaires et des classements. Pour justifier leur folle entreprise, ils évoquent leur attachement aux objets, mais aussi la surconsommation, mal de notre siècle.

Nous, les modernes

Cinq recueils ont précédé *[96]bric-à-brac au bord du lac* et font partie du *Musée moi.* Il faudrait aller voir ce que cachent des titres comme *[68]cabinet de curiosités* ou encore *[47]atelier des saveurs.* En lisant la dernière publication de cette étrange série, on trouve difficilement un extrait à citer qui rendrait justice au projet de Sagalane et vous donnerait envie de l'avoir pour ami. Les phrases, une fois sorties de leur contexte, risquent de perdre leur attrait, car elles font partie d'une vaste idée, d'une forme qui les met en valeur, voire d'une philosophie de vie difficile à résumer ici. Tenez, que pensez-vous du Bonhomme Lapense avec son gros ventre, Jaipourmondire de son prénom ?

> *Marié en première noce avec sa ferme, Jaipourmondire vit seul dans sa maison. Trempé des environs, parfumé aux saisons. Il habite de belle façon une construction décolorée. De mémoire de plombier, personne n'est jamais venu y réparer un évier ni prendre un café. Pour privilège et récompense, le qui-vient-d'arriver est prié de converser dans des fauteuils de poques.*

Malgré ses fauteuils d'époque et ses vieux rabots, n'allez pas croire que Charles Sagalane tourne le dos à la poésie contemporaine, n'allez pas non plus l'accuser de manquer de sérieux. Il suffit d'ouvrir ce livre fou et magique, qui parvient à s'inscrire dans l'actualité littéraire tout en se consacrant au passé, pour mesurer l'ampleur de la tâche et la qualité du résultat. Les travaux du poète s'effectuent loin des œuvres intimistes qu'on trouve souvent chez ses pairs. Même si le gaspillage des objets constitue l'arrière-plan du recueil, la tendance ici n'est pas plus à la morale qu'au catastrophisme planétaire. Il est également clair que l'auteur préfère diriger la lumière sur les autres et sur la *beauté* de leurs petits travers plutôt que sur sa propre existence.

De nombreuses pages sont composées dans une typographie spéciale qu'il est malheureusement impossible de reproduire ici. Chaque proposition s'avère une surprise que l'on doit à de savants calculs – et parfois à de désopilantes inventions inspirées par les objets ou par leurs drôles de propriétaires. Les chapitres, eux, portent souvent des titres du genre « *OUPS ! Outil Univoque des Peuplades Sédentaires* » ou encore « *BANG ! Boutique des Articles que Nul ne Garde* ».

Le désordre très ordonné des collections de Sagalane me rappelle soudain un vieux voisin qui remplissait notre cour intérieure d'un fatras d'objets rapportés des ruelles du HOMA. Il les polissait, les rangeait ou les déplaçait du matin au soir dans l'espoir de trouver le bon angle, celui qui mettrait en évidence la parfaite harmonie de l'ensemble et nous rendrait aussi fous d'amour que lui. En a résulté un roman, qui est peut-être déjà une chose du passé… ◆

☆☆☆☆
Charles Sagalane
[96]bric-à-brac au bord du lac
Saguenay, La Peuplade
2018, 240 p., 21,95 $

Quand la réalité dépasse l'affection

Rachel Leclerc

Trois ans après sa mort, le premier éditeur d'Hélène Monette rassemble les trois recueils de poésie qu'elle a publiés chez lui.

Elle et moi n'avions pas vraiment de relations d'amitié. Les dernières années, à peine l'ai-je croisée deux ou trois fois dans le quartier de Rosemont. Je ne suis pas sûre que l'amitié avec Hélène ait été une chose simple et agréable. Elle donnait l'impression de faire corps avec le désenchantement, avec cette ironie qu'on peut sentir dans toute sa poésie et qui rebutait ceux qui s'approchaient d'elle. Jamais une poète n'aura fait preuve, tout au long des décennies, d'une telle constance dans le style et dans le sujet qui l'occupait. Son acharnement à dénoncer, à ridiculiser le monde moderne dans ce qu'elle lui trouvait de plus haïssable n'a jamais faibli. Elle était une surdouée qui traînait sa douance là où seuls les kamikazes acceptent d'aller : dans les bas-fonds de leur existence.

Hélène Monette est morte d'un cancer en 2015, probablement sans avoir cédé un pouce de terrain à quiconque, ni à ceux qu'elle appelle ici des « dogs » ou des « porcs » ni à ses amis ou à ses éditeurs. Si on se montrait digne d'entrer dans sa vie, il fallait accepter Hélène Monette avec le bagage de souffrance et de colère qu'elle portait sur son dos à la ville comme à la scène.

Une lente évolution

On oublie souvent le premier titre d'un auteur, mais *Montréal brûle-t-elle ?,* on se le rappellera toujours. Bien qu'étrange, c'est un titre réussi parce qu'il s'incruste dans notre esprit. La poète s'est peut-être inspirée du livre de Dominique Lapierre et Larry Collins, *Paris brûle-t-il ?,* paru en 1964 et racontant la libération de Paris. Écrits avec une imagination débridée, les poèmes de Monette ne nomment jamais directement leurs cibles. Ainsi on y croise des carpes qui « s'ébrouent à faire des bulles / contre le design de leurs écailles », ou bien une autruche « complètement pas essoufflée / endimanchée dans sa zibeline / autoportée dans sa BMW jaune offense ». Déjà experte dans ce genre d'attaques détournées qu'elle pratiquera jusqu'à la fin, la poète nous berce d'un flux discursif qu'elle a souvent ponctué, sur les scènes de Montréal, de sa voix douce et chantante. C'est en écoutant cette petite voix qu'on s'efforcera d'aller jusqu'au bout de ce livre de débutante, dont on ne comprend pas toujours les allusions ou la nécessité : « la genèse se tasse / la panique syntonise la détonation détresse / par principe inverse / on se divague l'intention »

Monette ne se gêne donc pas pour commenter ce qui se passe dans la société. Elle parlera tantôt du mouvement pro-vie et de ses « hymnes à la peine de mort », tantôt de l'année 1985, « l'Année inter-MINABLE de la jeunesse ». On sait aussi qu'elle va puiser dans d'autres livres la source de son savoir et de ses convictions. Elle lisait ceux qui lui donnaient des munitions.

À partir de son deuxième livre, *Lettres insolites,* l'écriture se fait un peu plus économe et réfléchie. C'est d'abord une lettre d'amour dans laquelle le style et la manière ont pris de la maturité. Monette semble mieux choisir les mots qui exprimeront son désarroi. Et, dans des vers courts et simples, sans artifice, on trouve parfois la même ironie qu'affectionne le poète franco-ontarien Patrice Desbiens :

Quand je serai grande
et devenue immense
je mourrai un peu

et dans le silence
sur tous les mensonges
j'ouvrirai les yeux.

À la page suivante, on peut lire la fin de ce faux poème de petite fille : « j'irai à l'église / et je serai gentille / avec les copains ». Monette n'était pas plus tendre avec elle-même qu'avec les autres : « Je ne tiens pas à ce que je vaux », avoue-t-elle plus loin.

Si, à quelques reprises, les trois livres réunis dans cette anthologie trahissent leur âge, c'est que la poète se tient près de l'actualité – par exemple lorsqu'elle tourne en dérision le slogan du Montréal des années 1980, « La fierté a une ville ». On notera aussi qu'elle se préoccupe à quelques reprises de châtier son langage : dans des poèmes pourtant dénués de toute rectitude, c'est en italiques qu'on lira « *toune* » et « *filer* » (comme dans « filer mal »).

Pour parfaire la réédition de ces premiers livres, certainement devenus introuvables, l'éditeur aurait pu, dans une préface ou une postface, proposer au lecteur une présentation critique de l'œuvre. Cela reste à faire. Le cheminement de la poète étant terminé, il devient maintenant possible de l'étudier avec toute la distance nécessaire. Gageons qu'Hélène Monette sera encore lue et célébrée lorsque nous aurons oublié beaucoup de poètes actuels. Ses livres feront l'objet de lectures publiques et de rééditions, car ils sont une conscience vive, ils expriment une frustration qui revient de décennie en décennie, toujours la même, devant les embûches entassées sur la route du bonheur collectif. ◆

☆☆☆

Hélène Monette

Le monde n'est pas du monde

Trois-Rivières, Écrits des Forges

2018, 290 p., 23 $

L'importance du manuel poétique

Jérémy Laniel

Quand fréquenter les lieux aux côtés de la poète ressemble bien plus à une expérience de compréhension qu'à de simples pérégrinations urbaines.

Depuis *Terroristes d'amour* en 1986 – prix Émile-Nelligan –, Carole David n'a jamais cessé de poursuivre une démarche poétique révoltée, mariant classicisme et punkitude, et livrant ainsi l'une des œuvres les plus cohérentes et assumées de notre littérature contemporaine. Septième recueil de l'autrice, *Comment nous sommes nés* arrive après le célébré (et oserais-je dire incontournable) *L'année de ma disparition* (Les herbes rouges, 2015), lauréat du Prix des libraires. Le nouveau livre semble poser l'inéluctable question : comment témoigner du piètre décor que certains appellent existence ? Et si ce décor est fait de ruines, monticule de rien à la gloire de nos survivances et de nos oppressions, il est surtout composé de ces femmes muettes, tues, mères de, filles de, sœurs de et épouses de. Celles-là qui, trop souvent, se sont fondues dans les couleurs d'une triste tapisserie, naufragées d'une mise en scène leur refusant les moindres répliques.

Intimer la survivance

Puisqu'on nous l'a ordonné,
nous prêtons le serment de discrétion

D'un ciné-parc obscur à un *bowling* dans l'est de la ville en passant par Checkpoint Charlie à Berlin, les lieux s'érigent, défilent et s'effondrent tout au long de la lecture. La poète parvient ainsi à faire cohabiter le banal et le sublime, aucun parage n'est dépourvu de beauté cruelle et de violence magnifique : chez David, la poésie sommeille en toute chose. Au cœur de ces drames se trouvent celle qui « se démaquille étonnée d'être absente », celle qui « se dirige vers le bûcher synthétique », et ce « quelqu'un sans regard, un espoir dévoré » : autant de femmes célébrées, de lendemains funestes démythifiés. Comme le suggère l'écrivain français Olivier Cadiot en exergue de la première section : « Allons voir de près ces personnages mythologiques, c'est pour l'enquête, faut pas lâcher, remontons la pente, avant, à leur naissance, avant que ne commence leur destinée, les premières minutes où quelqu'un n'est pas encore un héros. »

À cette adresse, le Bowling moderne l'attend
avec ses allées vernies d'où on ne revient pas ;
personne ne porte attention aux vierges
qui comptent les souliers au vestiaire.

Divisé en trois sections – « Le baptême », « Les égarés », « Les bien-aimés » – le recueil offre plusieurs vignettes et arrêts sur image. Une narrativité, bien présente d'un poème à l'autre, porte tout le livre comme si la poète se devait de raconter ces destins omis, honnis, telle une scribe au service de ses poupées-dépouilles ou de « […] celles et ceux / dont le cadavre sommeille dans un champ de tir ». Car si « [n]ombreux sont les prénoms des filles qui pleurent », Carole David ne cherche aucune consolation dans l'écriture. Plutôt, l'acte de création se façonne à même la colère et la résilience : « Nous survivons estropiés aux petits enterrements. »

« Une chorale, voilà ce que nous sommes »

Outre Olivier Cadiot, nombreuses sont les écrivaines et les célébrités qui peuplent ce livre, on retrouve, en exergue, cité dans le texte ou dans le poème : Ira Levin (auteur du roman *Rosemary's Baby*), Judy Garland, Adamo, Adrienne Rich, Albertine Sarrazin, Ingrid Jonker, Janis Joplin, Woody Le Pic, Anne Carson, Maggie Nelson et la sœur de Batman, tous membres de cette chorale hétéroclite dirigée par l'autrice hors de toute église. Une culture populaire et cinématographique traverse le livre avec aisance, jamais le travail de David n'est forcé et le discours référentiel coule de source. On lit sourire en coin le poème « Si je t'empoisonne, je te transforme », librement inspiré du plus récent film du réalisateur américain Paul Thomas Anderson, *Phantom Thread :* « La cueillette des champignons est meilleure que prévu, / l'omelette servie. Demain, il gémira. » Le découpage surprend plus on avance dans la lecture. Jamais la poète n'hésite à ciseler un vers en son centre et à proposer certaines césures marquées, l'ensemble est joué avec maîtrise et audace.

j'y reviens chaque été, cessez vos lamentations.
Un maillot, une alliance en or ; que feraient les vagues
sinon les incruster sur les manèges où nous avons perdu

notre pudeur plus d'une fois.

Au sortir de *Comment nous sommes nés,* une impression persistante se dépose en moi. Huit ans après la parution de *Manuel poétique à l'intention des jeunes filles,* il semble que l'œuvre de Carole David ressorte toujours du manuel poétique : des livres qui aident à voir autrement, qui instruisent beaucoup plus qu'ils ne témoignent. Ses recueils parviennent sans relâche à pourchasser le poétique à même les ruines que nous habitons. Car c'est bien de cela que nous parlons : trouver une façon d'être au monde poétiquement malgré le désastre et la désolation qui s'immiscent dans nos quotidiennetés. Archéologue, sorcière ou déesse, les titres sont nombreux, mais inexacts, pour celle qui, des vestiges, révèle le réel. ◆

☆☆☆☆
Carole David
Comment nous sommes nés
Montréal, Les herbes rouges
2018, 80 p., 15,95 $

Nature souveraine

Jérémy Laniel

Profondément spirituelle, voire mystique, la poésie de Pierrot Ross-Tremblay se veut réflexive et porteuse d'espoir.

Nipimanitu (L'esprit de l'eau). D'emblée, ce titre nous entraîne sur un sentier de rêveries détaillant un autre rapport au monde. Aucun mot de la langue française ne définit l'esprit de l'eau. Dans ce simple constat, de prime abord anecdotique, repose une part non négligeable de la force de la poésie autochtone qui nous est donnée à lire depuis quelques années. Joséphine Bacon, Natasha Kanapé Fontaine, Katherena Vermette, Marie-Andrée Gill et Louis-Karl Picard-Sioui (pour ne nommer que ceux-là), proposent des œuvres qui, très souvent, renversent notre correspondance au monde. C'est clairement dans cette veine que se présente à nous le premier recueil du professeur en sociologie de l'Université Laurentienne d'origine innue, Pierrot Ross-Tremblay ; une somme considérable contenant plus d'une centaine de poèmes.

Ode aux petites choses

« Les nectars », la première partie, se déploie comme l'une des plus cohérentes de la proposition de Ross-Tremblay. Le livre, évoquant un rapport à notre monde en changement, n'est pas dénué d'un alarmisme certain quant aux défis environnementaux qui nous attendent : « Vision azur écarlate / L'amour inondé / Tueries armistice progrès / Sans jamais conquérir l'insidieux / L'amalgame des traîtrises ». Mais cette première partie est aussi une ode au bonheur et aux petites choses.

Duplication et multitude
Le rythme naissant croît
Et se meut la soif plénière
L'appel est lancé

Nipimanitu

Ross-Tremblay se veut rassembleur dans ses poèmes, appelant à « [u]n chant ultime / Que nous n'inventons pas ». Plus on avance dans la lecture, plus le ciel s'assombrit. « L'espoir incendié / Aux bûchers moroses » est l'un des lieux que l'on visite sous l'œil mystique du poète. Car c'est la meilleure façon d'aborder ce recueil : une marche lente où, malgré les bouleversements décrits délicatement, « [l]e silence magistral claironne ». La nature se manifeste souverainement de page en page, et ce, jusqu'à la dernière partie, « Les corps célestes », dans laquelle le poète détaille un pacte qui nous dépasse avec un « [c]lair esprit qui garde / Sur nos tombes / Le récit de deuils inexacts ». Derrière chaque petit ou grand drame, dans *Nipimanitu,* semble se terrer un ordre immuable, mystique :

Vierges de la guerre
Aux visages lacérés
Immolations d'esprits phares

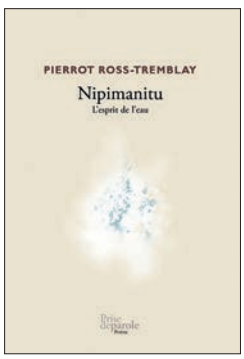
L'honnête a retrouvé ses saisons
L'aube de tous les bienfaits
Se pose à l'orée

Le poème est long chez Ross-Tremblay, formé de strophes, il court souvent sur deux pages, et si parfois une belle narrativité en ressort, à d'autres moments on a l'impression que certains auraient gagné à être condensés davantage pour ne pas y perdre le souffle. Un jeu plus travaillé avec la longueur des textes aurait permis un rythme plus constant au livre, surtout que certains de ces longs poèmes dégagent une profonde force incantatoire.

Le temps du poème

Un autre détail chicote à la lecture de ce recueil : chaque poème est daté, ramenant l'écriture entre le 2 octobre 2010 et le 28 mars 2016. Aussi futile cela puisse paraître, ces indications, en fin de poème, entravent la lecture, ne laissant pas au texte le temps de se déposer chez le lecteur, martelant à chaque page ce détail factuel, alors que la poésie de Ross-Tremblay semble se battre pour demeurer hors du temps. Pire encore, ces dates défilent en ordre chronologique, au travers des trois sections qui découpent le recueil. Je ne saurais dire s'il s'agit de mauvaise foi de ma part, mais il me semble étonnant qu'un ouvrage poétique s'écrive dans l'ordre. Également, à quelques reprises, les images se répètent, du coup, les deux dernières parties se tiennent moins. Même s'il paraît évident que certains poèmes sont moins réussis, une restructuration en bonne et due forme aurait pu amener ce livre plus loin, ou du moins l'aurait aidé à présenter une plus grande unité.

Malgré ces critiques, Pierrot Ross-Tremblay entreprend une démarche qui possède beaucoup de qualités. Un peu à la façon d'un tailleur de pierre, le poète possède un magnifique bloc qui aurait nécessité un brin plus de taille pour faire naître des formes plus claires et une cohérence plus nette. N'en demeure pas moins que nous avons là le premier jalon d'une œuvre poétique qu'on espère pouvoir retrouver. ◆



☆☆
Pierrot Ross-Tremblay
Nipimanitu (L'esprit de l'eau)
Sudbury, Prise de parole
2018, 130 p., 18,95 $